

YVES RAVEY

LE COURS CLASSIQUE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE
À TRENTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETE-
RIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 30 PLUS SEPT
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE
H.-C. I À H.-C. VII

© 1995 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

ISBN 2-7073-1495-1

I

Dans le cours classique, les élèves n'apprennent rien d'autre que la soumission, mais personne ne leur est supérieur en intelligence ; ils apprennent à devenir les subalternes des êtres parmi les plus méprisables qui soient et qui sont presque leurs égaux, les professeurs. Quand il franchit le seuil du collège Trinité au retour du crématorium, quelques jours après l'incendie de la maison de retraite où périt sa mère, Conrad Bligh était occupé par cette pensée qui détournait son esprit de l'idée absorbante de la mort.

Conrad, quand il fut à pied d'œuvre, se dirigea vers son bureau, ouvrit sa serviette et laissa tomber son regard sur les élèves silencieux. Nous autres qui constituons le corps des enseignants avec lesquels vous occupez la majeure partie de votre temps, leur dit-il en guise de discours inaugural, se promettant de ne jamais

aborder devant eux le sujet de sa mère et de parler de tout en classe sauf de l'incendie de la maison de retraite, nous sommes passés par l'école régulière, qui formait à cette époque les futurs pédagogues. Je précise que les années d'études pour devenir professeur étaient au nombre de trois, ce qui était insuffisant, mais c'est à coups de cravache, à force d'endurance au travail, que nous avons supporté sur nos frêles épaules le poids de ces années d'apprentissage. C'est ainsi que, naguère, vous n'auriez pas manqué un jeudi matin sans apercevoir une cohorte d'élèves en blouse grise, parmi lesquels j'étais, qui stationnaient au garde-à-vous presque, devant le monument aux morts surmonté d'une plaque de cuivre où étaient inscrits les noms des instituteurs morts pour la France.

N'oubliez pas que vos professeurs, à quelques exceptions près, sont passés par l'école régulière, demandez par exemple à monsieur Pipota, votre professeur d'anglais, il vous dira que, chaque début d'année scolaire, le bruit courait dans les rangs, le murmure s'établissait parmi nous, parmi nos esprits croyants et naïfs, que le directeur nous traquerait en cas de désobéissance, que cet homme avait la manie d'enquêter sur chaque élève-maître afin de connaître ses antécédents, et chacun savait qu'en cas de faute grave la pire des sanctions serait prise, car cet homme maladif avait une

obsession de la faute, cette faute il la recherchait dès qu'elle était commise pour en punir le responsable, pour le punir en public, l'humilier et lui dire qu'il était indigne d'appartenir à l'élite intellectuelle du pays, ce en quoi il abusait de notre crédulité car on n'intègre pas un corps d'élite en devenant professeur, au contraire, en devenant professeur on se mêle à une masse de fonctionnaires anonymes.

Demandez à monsieur Pipota, lui vous parlera mieux que moi de mes collègues au sujet desquels vous ignorez tout ce qu'il est possible d'ignorer, lui vous expliquera en quoi, après des années de collège et d'enseignement dans le cours classique, il arrive à certains de courber le dos et de marcher misérablement le long des murs du couloir, dans la ferme intention de ne pas être aperçus des élèves, ce qui est une illusion, bien entendu, puisque au moment de la sortie des cours les collégiens n'aperçoivent qu'une chose dans les couloirs, ils aperçoivent la silhouette des professeurs qui s'éloignent en rasant les murs.

Monsieur Pipota ne veut pas croire qu'il est observé, parce qu'il ne s'est jamais mis à la place des élèves, cependant je souhaiterais que vous ne lui parliez pas de ceci, pour que cette histoire dont je viens de parler ne devienne pas une entrave à la qualité de nos relations. Car si vous avez déjà aperçu monsieur Pipota dans les

couloirs du collège en train de raser les murs à l'heure de la sortie des cours avec son parapluie sous le bras, son éternel parapluie, et sa serviette de vieux cuir récupérée chez un agent de la SNCF, sans doute vous avez établi un rapport entre ce que je viens de dire et cet homme qui courbe l'échine sous le poids des années d'enseignement. Je vous saurai donc gré de faire le silence sur cet aparté comme je sus faire le silence lorsque j'eus à endurer les sarcasmes du directeur de l'école régulière qui trônait derrière son bureau et cherchait la faute là où il considérait qu'elle devait être.

II

La question que nous nous posons : pourquoi monsieur Pipota rase-t-il les murs son parapluie sous le bras ? équivaut à se demander pourquoi nous nous confondons avec la muraille dans cet établissement ; cela voudrait dire que nous ne rencontrons que des ombres dans les couloirs, que nous devenons nous-mêmes des spectres dont la silhouette, costume, serviette, parapluie, se détache sur la faible clarté du jour

qui traverse le verre dépoli des fenêtres à l'extrémité des couloirs.

Voyez l'attitude de mon collègue, observez son vêtement, pull-over à col en V, chemise blanche et cravate rayée or sur fond bleu, pantalon à plis, remarquez les pinces à côté des poches qui resserrent son pantalon, portez votre regard sur la veste en lainage épais, les chaussures à semelle de crêpe qui produisent ce grincement caractéristique sur le carrelage lorsqu'il longe les murs, écoutez cette sorte de chuintement qui vous avertit de l'arrivée de monsieur Pipota quand vous attendez, debout devant votre table d'élève du cours classique, la venue du professeur, soyez attentifs à sa façon de vous considérer tout en vous observant, à cette tendresse qu'il éprouve à votre égard, et à la compréhension dont il a toujours fait preuve ; vous avez là, concentrés, si je puis dire, dans la personnalité de monsieur Pipota, les signes de la respectabilité.

Il aurait fallu, dit Conrad à ses élèves, assister à l'éveil de l'école régulière en automne à six heures et demie, imaginez dans le matin, quand l'aube est encore violette, les fenêtres des salles de classe éclairées par la lumière que produisent six lustres en matière plastique, le laboratoire de langue, les salles de sciences physiques et de sciences naturelles au rez-de-chaussée, la salle de dessin sous les combles, qui communique avec la salle